

naient vers la Cité, Courtney et Poindexter, rompus de fatigue, mais non rassasiés, commencèrent une partie de piquet à la table encore chargée des débris du souper.

Ils jouèrent presque sans interruption vingt-quatre heures.

A la fin, Poindexter, rejetant les cartes, dit tout tranquillement :

—Ma foi ! c'est assez. Donnez-moi jusqu'à demain.

—Certainement, avec grand plaisir, répondit Courtney, et je vous offrirai votre revanche. En attendant, le mieux serait de faire un somme.

—Quant à cela, à votre goût ; ne vous gênez pas. Pour moi, je vais monter à cheval. Je ne puis dormir sans avoir fait provision d'air frais.

Ils se séparèrent donc, Courtney pour se coucher, Poindexter pour aller à ses écuries, d'où il sortit monté sur son bai brun, et se dirigea aussitôt vers la campagne.

Il était près de cinq heures. C'était un matin d'avril, plein de rayons chauds, de senteurs virginales, de parfums du renouveau ; le ciel était pur, l'air calme, le silence frémissait dans le gazouillement des petits oiseaux. L'apostat se sentait accablé par cette sérénité de la nature qui faisait un si grand contraste avec les agitations de son âme. La souffrance morale l'étreignait ; un nom de femme, le nom de celle qui aurait dû le sauver, lui venait sur les lèvres, et lorsqu'il passa devant la maison du colonel Saltine, il ne pût s'empêcher de retenir les rênes de son cheval. Il s'arrêta devant cette maison où était restée la meilleure partie de son cœur, même de son esprit.